



Charles Najman

Haïti la possédée

RÉCIT Charles Najman raconte l'île où la production de fétiches dépasse de beaucoup celle du maïs. Envoûtant.

L'auteur

Né en 1956 à Paris, fils de déportés juifs polonais, Charles Najman a réalisé de nombreux reportages pour *Le Monde*, France 3, *La Sept*... Il lui a fallu trois ans de recherches pour écrire ce livre, et sept séjours consécutifs en Haïti pour pénétrer dans les sanctuaires inviolés du vaudou. Le titre de son ouvrage s'inspire d'une formule créole évoquant le plaisir solitaire, tout en résumant le rapport très singulier qui lie les Haïtiens à leur histoire.

PAR CLAUDE ARNAUD

Toutes les époques ont l'impression fallacieuse que la terre s'uniformise. De la France de Mac-Mahon, déjà américanisée au dire de Huysmans, au monde quadrillé par les souriants vampires de CNN. Pourtant, des abîmes séparent encore l'imaginaire des peuples, à lire l'essai remarquable que Haïti vient d'inspirer à un jeune essayiste, Charles Najman. L'île est en effet un cas unique, où la production de fétiches dépasse de beaucoup celle du maïs. Toutes nos valeurs semblent s'inverser dans cette nation créée de toutes pièces par les négriers français, qui décimèrent cent ethnies d'Afrique pour les stocker en rangs d'anchois dans leurs caravelles, afin de gaver l'Europe en sucre, en chocolat et en café. Un traumatisme qui engendrera des cérémonies conjuratoires, puis des tentatives répétées de libération, sous l'emprise du vaudou.

Car c'est à cette religion païenne, Najman le révèle, qu'Haïti doit d'avoir été la première République noire – l'unique à n'avoir gardé du colon français que le meilleur : la langue, le mot d'esprit et la contredanse. Le vaudou, qui unifia des hommes parlant vingt langues en les attirant hors des plantations, et les maintint en contact avec l'Afrique, en creusant l'île de trous permettant aux âmes de « traverser » l'Atlantique. Le vaudou, qui fait encore vivre le pays sous la coupe d'une mythologie aussi complexe que la grecque.

Jamais pourtant les Haïtiens ne cherchèrent à retourner réellement en Guinée, pas plus que les juifs de Carpentras ou de Worms à faire leur re-

tour à Jérusalem, reporté vingt siècles durant à « l'an prochain ». Ils préférèrent se laisser « chevaucher » par quelque démon ou autre baron Samedi, la transe équivalant à un voyage intérieur. Ainsi, la seconde où les esclaves brisèrent leurs chaînes hante encore les citoyens du Père Aristide, toujours tentés d'abandonner leur charrue pour vaudouiser en montagne. La poudre à zombifier reste si répandue, même, qu'elle empêche toute économie de prospérer et aliène les Haïtiens à une élite mulâtre qui revient régulièrement les mater, à la façon des Blancs, avec l'aide des « tontons macoutes », ces « SS des Caraïbes ».

Les lecteurs francophones seront fascinés par cette terre où certains savent encore des discours de Camille Desmoulins par cœur, et où l'annuaire indique des Julie de Lespinasse. Haïti leur évoquera un club de Jacobins fumant la pipe et buvant du rhum blanc depuis deux siècles, sans savoir que la Révolution est terminée. Fils d'une esclave languide et d'un planteur éméché, bâtard de la Raison raisonnable et d'un animisme halluciné, le pays perpétue sa naissance explosive en dansant un menuet paranoïaque, comme s'il craignait que de nouveaux sorciers ne viennent voler son âme, pour la déporter plus loin encore.

On se souvient de l'humanité que Freud mit à rédiger ses grands Cas. Ici, ce ne serait pas Dora l'hystérique, mais Haïti la possédée, qui revit sans cesse la scène primitive de sa déportation. Le livre de Charles Najman fait mieux que de révéler un peuple génial et traumatisé, dans un style rappelant « Le royaume de ce monde », d'Aléjo Carpentier, il le consacre à travers des pages légères, presque rêvées, donnant l'impression inoubliable d'avoir erré entre le Bois-Caïman et le Morne-du-Diable, traqué par des zombies invoquant Robespierre. ■

« Haïti, Dieu seul me voit », de Charles Najman (Bailand, collection « Le Nadir », 333 pages, 130 F).